



Région

« Ce prix ne m'appartient pas »

Entretien | Lauréat du Prix mondial de l'entrepreneur 2015, le Montpelliérain Mohed Altrad raconte comment il vit cette consécration, une première en France.

Vous avez décroché le prix mondial de l'entrepreneur 2015, qui était organisé samedi soir à Monaco par le cabinet international EY, anciennement Ernst & Young. C'est la première fois qu'un chef d'entreprise le ramène en France. Ça fait quoi comme effet ? Il y a eu récemment l'affaire de Charlie Hebdo. Alors, ce prix, voilà : c'est aussi une façon de dire que je suis Charlie. Ce trophée ne m'appartient pas en propre. Quand le titre a été annoncé, à aucun moment d'ailleurs, le nom d'Altrad a été prononcé. Il a juste été dit que le gagnant était la France. C'est une fierté.

Après une telle récompense, que peut-on espérer de mieux ?

On peut toujours candidater à d'autres trophées. Mais on ne peut pas avoir mieux que ce prix-là. Pour une entreprise, c'est le plus important. Pour moi, il y a une autre dimension : de l'avoir ramené, ça restera gravé dans mon histoire et dans celle du pays. La France le remportera peut-être une autre fois - je ne sais pas quand - mais ce ne sera pas la première fois.

« En économie, si on ne recherche que la richesse, on s'appauvrit »

Pensiez-vous vraiment être en mesure de l'emporter ? Je rappelle qu'il y avait face à vous une soixantaine d'autres candidats. Je savais que j'avais une chance. Car si la réalisation économique était prise en compte par le jury, ce n'était pas le seul critère qu'il retenait. La réussite entrepreneuriale ne suffit pas. Ce qui a joué aussi, je pense, c'est qu'il y avait d'autres dimensions dans mon parcours : l'écriture et l'engagement social dans le sens le plus large, dont le rugby fait partie. Mais il y a aussi les dons. Je finance chaque année une trentaine d'associations, notamment la Ligue contre le cancer et Médecins sans frontières...

Le fait d'être Syrien, avec ce qui se passe actuellement dans ce



■ Le Montpelliérain a su convaincre le jury par sa force et son histoire personnelle.

Photo SYLVIE CAMBON

pays, cela aurait-il pu avoir une influence sur la décision du jury ?

Je ne sais pas. Peut-être, peut-être pas. En tout cas, j'en ai quand même parlé au début de mon discours, après avoir reçu le trophée. La Syrie était un pays merveilleux. Aujourd'hui, il est abandonné, massacré. Toute la Terre le regarde. C'est un spectacle atroce et l'Humanité regarde. Quelques pays font des petites choses. Mais on laisse faire. Est-ce cela l'humanité ? Dans la vie, il y a autre chose que l'économie. Mais, en économie, ne l'oublions pas : si on ne recherche que la richesse, on s'appauvrit.

Le fait d'avoir doublé la taille du groupe entre le prix national en octobre et la finale à Monaco, cela a-t-il pu également jouer ?

C'est une coïncidence, vous l'imaginez bien. Nous n'avions pas programmé d'acheter un groupe pour 242 M€ dans le but de décrocher le prix mondial. Ça a pu néanmoins jouer. Certains membres du jury se

sont peut-être dit qu'il y avait dans la démarche de l'audace, du courage, de l'ambition...

Dans le jury, il y avait des patrons célèbres, notamment l'ancien président de Sony Corporation. Ça fait quoi de se dire qu'aujourd'hui vous les rejoignez ?

C'est une reconnaissance mondiale. Tous m'ont donné leur carte de visite, tous m'ont écrit. Pour la plupart d'entre eux, ils ont été lauréats du prix mondial. Je deviens l'un des leurs. Je fais mon entrée dans leur cercle.

Vous avez reçu beaucoup de félicitations depuis la proclamation de votre prix samedi soir ?

C'est encore un peu tôt pour le dire. Mais j'ai déjà reçu des SMS, des mails. Mes amis m'ont tous écrit, ainsi que des anonymes. Philippe Saurel m'a adressé un message : « Bravo Monsieur le président. »

Ce prix met-il une pression sur le chef d'entreprise que vous êtes ?

Je n'ai pas besoin de cela. La pression, je me la mets tout seul. Dans tout ce que je fais, je suis passionné.

Ces quatre jours passés à Monaco font-ils partie des moments les plus éprouvants que vous ayez pu vivre ?

C'était très dur. Devant le jury, j'ai eu 20 minutes pour résumer ma vie ! Il fallait que je donne l'essentiel. Mais comment ? J'ai donc dit que j'avais la sensation d'avoir 3 000 ans d'âge, entre ces débuts dans le désert jusqu'à ce jour où j'étais devant eux, dans un lieu magnifique. Il n'y a pas plus luxueux que l'hôtel Hermitage où nous étions. C'est trop beau. Il y avait donc un contraste extraordinaire entre ce moment et ce que j'avais vécu enfant. Je leur ai dit en moins de deux minutes. Cette réponse a déstabilisé les membres du jury. L'un d'eux m'a dit qu'à partir de ce moment-là, sa décision était prise.

Recueilli par P. BRUYNOCHE
pbruynooghe@midilibre.com